

Détresse enfantine

Mylène Arpin

Numéro 77, été 1998

Le père

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin, M. (1998). Détresse enfantine. *Moebius*, (77), 75–77.

MYLÈNE ARPIN

Détresse enfantine

Tu es là, toute menue, petite de quelques années. Dans ton monde d'enfant, auquel je n'ai pas accès, rien n'est pareil, rien ne ressemble au mien. Je te connais ricaneuse surtout quand il te chatouille, quand il t'embrasse sur le ventre en faisant des bruits bizarres et quand au douillet matin il te sort de ton lit tout endormie. Ton petit visage délicat farouchement encadré par tes cheveux si fins, légers, blondissant de soleil et bougeottant au rythme de tes joies. Et de tes peines. Celles qui arrachent le cœur, bousculent ma vie, me donnent l'envie de te serrer très très fort, de kidnapper ta douleur, de te rendre ton sourire.

Depuis cette fatidique matinée, celle où je suis devenue spectatrice de ton existence, ta vivacité contagieuse a fait place graduellement à une grande mélancolie. Tu étais à la fenêtre, à le regarder partir, agitant ta minuscule menotte et envoyant quelques bisous. Routine quotidienne. Mais il y avait cette valise qu'il portait, très lourde, trop lourde. Tu as soupçonné quelque chose. Ton regard timide s'est mis à me fuir. Méfiante, tu as commencé à te refermer tranquillement. Tu me crois complice de quelque chose.

La première journée s'est relativement bien passée, tu as joué sans entrain dans les feuilles automnales qui recouvraient définitivement l'été. À quelques reprises, j'ai pu voir dans tes yeux un soupçon de panique alors que tu regardais la route déserte. Tu t'es couchée sans trop rouspéter mais tu n'as presque pas dormi. Trop tard dans la nuit, tes petits yeux ronds guettaient l'obscurité. C'est le lendemain matin, à ton réveil, que ton univers douillet a cessé d'exister. Il n'était pas là. Pour la première fois de ta

vie, il ne t'a pas réveillée en te chatouillant et tu n'as pas ri aux éclats, le nez appuyé sur sa joue lisse qui sent bon.

Depuis, tu occupes la fenêtre silencieusement, plus ou moins là, rêvant de voir la voiture verte monter l'allée. Tu as complètement arrêté de parler maintenant, tu manges à peine, n'acceptant que les biscuits et le lait. Petit père Noël tristounet.

Ce matin, je t'ai trouvée à la fenêtre encore, tu avais ton manteau, ton chapeau des grands départs, ta valise rouge et Menoum, ton ourson mou. De grosses larmes roulaient sur tes joues, inondaient le bord de la fenêtre. Je ne savais que faire. Je me suis assise tout près de toi, je voyais tes larmes se changer en ruisseau, tes petites épaules sauter terriblement sous ton manteau. De tes lèvres sortait un petit gémissement: Papa, papa, papa...

Je te parle, je te console, te l'explique du mieux que je le peux mais tu n'entends pas, repliée sur toi-même, sourde à tout. Tu refuses même mes bras. Tu ne veux qu'être seule avec ta fenêtre, en tête-à-tête.

Voilà maintenant trois jours que tu es abandonnée. Je n'existe pratiquement pas pour toi, tu vis dans une bulle immense, rien ni personne ne réussit à t'arracher à elle. Tous tes jeux d'enfant ont disparu, te voilà adulte, pensive et tourmentée. Pendant ce temps, je me déguise en Paillasson tout rond, j'habille le chat en homme d'affaires, je fanfaronne, je multiplie les galipettes pour te faire rire. J'ai l'air ridicule. Mon bal burlesque est inutile.

Il y a aussi cette phrase que tu as chuchotée à Menoum: «Je veux partir loin, loin» en pointant le ciel. Plusieurs fois, une litanie, une supplication à l'infini entrecoupée de sanglots. Toi, petite enfant de trois ans à peine, tu ne veux plus être là, près de la méchante fenêtre à attendre. Je reçois cette phrase difficilement, je ne peux pas accepter une telle déclaration d'une si petite âme. Mes quelques raisons de vivre éclatent dans l'espace, se dispersent à bout de bras, trop loin. Une partie de moi se meurt.

Sans vraiment le vouloir, je rentre dans ton histoire. J'ai peur moi aussi, du vide, de l'absence, de l'abandon. Ta bulle de tristesse prend de l'expansion, m'at-

trape au passage. Ma rationalité chancelle. Je ne sais plus quoi faire avec toi. Nous sombrons chacune dans nos angoisses.

Puis il y a enfin cet après-midi, celui prévu dès le départ. Celui attendu si longuement, si chèrement. La voiture remonte l'allée comme tu l'as cent fois imaginé, même si tu ne sais pas compter jusque-là. Ton papa tout rayonnant sort de la voiture, tu descends les escaliers aussi rapidement que tes courtes jambes te le permettent. Ton père te soulève dans les airs, te lance trop haut, tu n'es plus un bébé. Le visage enfoui dans son cou, tu oublies presque tout.

«Je t'ai rapporté un cadeau de voyage.»

Tu te mets à détester ce dernier mot puisque c'est lui qui t'a enlevé ton papa à toi.

Depuis, il n'y a presque plus de matins doux, tu te méfies tellement des valises trop lourdes.